

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige

Résistance et ouverture au monde

Khalil Joreige. Au Liban, l'usage du français est très connoté, presque toujours associé au milieu chrétien, de droite, bourgeois.

Joana Hadjithomas. Ici, la francophonie est monopolisée par une certaine frange de la bourgeoisie. La langue est devenue le vecteur d'une certaine idée du politique. C'est important pour comprendre pourquoi, pour les milieux de gauche, elle est la langue de la culture, et pas celle de l'art. Le milieu de l'art étant plutôt celui qui pose les questions qui fâchent, alors que la « culture » est plus officielle, plus installée.

K.J. Disons que l'art serait historicisé et localisé, alors que la culture se vit comme ce qui pourrait voyager sans perte. Pour nous le français n'est pas un problème dans son rapport à l'arabe, mais à l'anglais en tant que culture dominante. C'est un lieu de résistance et d'ouverture sur un autre monde.

J.H. Le français nous apporte beaucoup. Ce qui nous pose problème, c'est quand on commence à installer des hiérarchies : le français de la culture contre l'arabe des autochtones. Dans les années 1970, c'était différent. Des écrivains très intéressants comme Dominique Eddé ou Charif Majdalani écrivaient en français.

K.J. Le problème commence quand cette bourgeoisie a confisqué la langue pour promouvoir sa propre culture. Cela dit, il ne faut pas exagérer. Aujourd'hui la francophonie est en pleine régression au Liban. Même s'ils restent encore beaucoup d'écoles privées qui enseignent le français, le français en tant que langue de débat a beaucoup reculé. A Beyrouth, 90% des choses les plus intéressantes se passent en arabe.

J.H. Moi même, je viens d'un milieu fran-



► Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, cinéastes libanais, ont réalisé *Autour de la maison rose* (1999), *Ramad* (2003) et *A Perfect Day* (2005).

cophone et le français est ma langue plus que l'arabe. La langue, le fait que je suis francophone me définit : je ne veux pas renier le milieu dont je viens, mais je veux confronter les deux cultures, francophone et arabophone. Au Liban, rien qu'en connaissant mon nom, les gens savent d'où je viens. Et la langue est un facteur crucial de cette détermination.

Mais je peux avoir des convictions politiques qui ne sont pas déterminées par mes origines sociales, c'est très important de le souligner dans une société féodale qui laisse peu de place aux singularités. Moi, je me sens arabe, même si je pense, si je rêve en français.

K.J. Quand nous travaillons sur les possibilités d'émergence d'un individu, c'est de Joana et de moi dont nous parlons. Comment se singulariser de sa communauté d'origine. Pour nous, la question de l'arabité est résolue. Aujourd'hui, le français est une langue supplémentaire qui nous permet de nous nourrir d'autres choses. Le grand dada de la francophonie, c'est le dialogue des cultures. Mais ça, ça suppose une équité, non ? Et puis ça relève de choses plus diffuses que le simple dialogue...

J.H. Pour moi, ce sont des valeurs. Une langue véhicule beaucoup de choses. Au Liban, avant la guerre, il y avait une culture arabe qui n'avait rien besoin de prouver. Et on était très proches de la France. Truffaut, et beaucoup d'autres grands cinéastes français sont venus au Liban.

K.J. La guerre a changé beaucoup de choses dans le statut de la francophonie. Aujourd'hui, elle est moins conquérante.

J.H. Avant, c'était la langue de l'occupant. Aujourd'hui, c'est une attitude de résistance contre l'uniformisation de l'anglais. ■